

et il en est malheureusement résulté une diminution dans le nombre de bestiaux venant du Manitoba et de la Saskatchewan et vendus par Winnipeg; cette diminution pour les deux provinces s'est montée à 37,000 têtes.

D'autre part, la province de l'Alberta a presque doublé la production en 1915. Elle a envoyé 123,000 têtes à Winnipeg. Le nombre total vendu en cette ville a été environ 485,000.

Sur ce total 299,000 porcs ont été expédiés aux établissements de salaison de l'Est pour y être abattus et 21,000 sont allés aux États-Unis. Le reste a été employé dans les établissements locaux de Winnipeg.

**Bovins**—Nos abattages de bovins démontrent, aussi éloquemment que ceux des porcs, la nécessité où nous nous trouvons d'importer pour satisfaire à la demande. Pendant l'année terminée le 31 décembre, nous avons abattu dans les établissements inspectés, 530,525 têtes de bovins contre 531,994 en 1914; d'avril à décembre 1915, le total des abattages accuse une augmentation d'environ 8,000 têtes par comparaison à la période correspondante de l'année dernière.

Un fait intéressant à noter, c'est que sur 138,000 bovins vendus à Winnipeg, de janvier à décembre 1915, 63,783 sont allés à des points des États-Unis. Soixante-dix et demi pour cent étaient des bœufs d'engrais et 29½ pour cent des bœufs de boucherie.

Les arrivages à Winnipeg ont dépassé de 28,000 têtes le chiffre de 1914.

Les trois provinces de l'Ouest accusent des augmentations. Nos exportations de viande de bœuf ont été en 1915 de beaucoup supérieures à celles de 1914. De grandes expéditions ont été faites en France et en Italie ainsi qu'en Angleterre et il est probable que ces pays européens exigeront de nouveaux approvisionnements pendant quelques années après la guerre à cause de l'affaiblissement de leurs troupeaux.

Il est clair également qu'après la paix on demandera des bestiaux de race pure en Europe pour combler les pertes causées par la confiscation et l'abattage. On peut être sûr que le Canada sera appelé à fournir une bonne proportion de ces animaux, pourvu que nos cultivateurs augmentent leurs troupeaux. Enfin l'immigration s'accroîtra largement et il nous faudra avoir les bestiaux nécessaires pour satisfaire ces besoins sans acheter au dehors.

**Moutons**—La population ovine du Canada ne semble pas faire le moindre progrès. Les derniers chiffres du recensement montrent que nous n'avions que 2,038,000 têtes en juin 1915, tandis que le recensement de 1910 nous donnait 2,200,000 têtes.

Nous avons abattu dans les établissements inspectés, pendant l'année terminée au 31 mars 1915, 447,173 têtes, contre 499,284 en 1914. La diminution s'accroît encore car nos abattages, depuis le 1er avril jusqu'au 31 décembre 1915, sont inférieurs de 52,000 têtes à ceux de l'année dernière, tandis que nos importations de moutons, pour les huit mois terminés le 30 novembre, 1915, se chiffraient à 2,000,000 de livres.

Le Canada devrait avoir un troupeau de moutons beaucoup plus considérable, car

si la consommation locale ne dépasse pas la production actuelle, il y a toujours un débouché dans la mère patrie pour de la viande de mouton et d'agneau.

La Nouvelle-Zélande qui couvre 104,000 milles carrés et qui a une population de 1,000,000, a, en chiffres ronds, un troupeau de 24,000,000 de têtes de moutons, dont elle exporte en Angleterre, après les avoir abattus plus de 6,000,000 par année.

La République Argentine et l'Australie ont également des pays producteurs et exportateurs de viande, de mouton et d'agneau en Angleterre. L'Afrique du Sud fait également des progrès dans cette industrie.

Pourquoi le Canada n'entrerait-il pas au nombre des concurrents dans ce commerce lucratif? Il ne s'écoulera pas bien des années après la guerre avant que la Russie ne nous surprenne par l'étendue de ses ressources agricoles. Elle peut jeter sur les marchés européens du blé, du bœuf, du mouton, du beurre et du fromage, entr'autres articles.

**Conclusions**.—Résumons: Le Canada devrait augmenter ses troupeaux pour être en mesure d'entrer sur les marchés anglais et européens à la première demande de sujets reproducteurs et de viande, et ne pas attendre pour voir ce que ses concurrents peuvent fournir.

L'Angleterre fournira une partie de sujets de race pure, mais le Canada et les États-Unis seront appelés à en fournir la plus grande proportion, car il n'y a pas d'autres pays qui aient un surplus de bestiaux.

## Pour les cultivateurs

(Du Progrès du Saguenay)

### ORGANISONS DES CONCOURS DE CULTURE D'UN ARPENT

Les gouvernements emploient bien des méthodes pour encourager et améliorer l'agriculture. Il y en a qui, donnent d'excellents résultats, il y en a d'autres—ce ne sont pas les moins bruyantes—qui emploient beaucoup d'argent et rendent peu de profit. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus effectives que les concours paroissiaux. Et parmi tous les concours paroissiaux, je serais tenté de croire que ceux qui font le plus rapidement progresser l'agriculture, ce sont les concours de culture d'un arpent.

Les cercles agricoles ont le droit et presque le devoir d'organiser ces concours de culture d'un arpent. On peut lire, en effet dans les Statuts refondus de la province de Québec, que les cercles agricoles ont pour but "de provoquer" et de "favoriser des essais de culture", "d'organiser des concours de récolte sur pied et des concours pour les terres les mieux cultivées."

Plusieurs cercles agricoles organisent des concours de culture d'un arpent. Je me suis laissé dire que dans la belle paroisse de St-Pascal, 125 arpents de choux de Siam étaient entrés dans un concours qui promet d'être intéressant et fécond en résultats. C'est en effet 2,000 à 3,000 tonnes de choux de Siam que ce concours aura fait produire.

Tous les concurrents n'auront pas un prix du cercle agricole. Mais qui voudrait prétendre qu'il y aura des perdants dans ce concours! En tout cas, ce ne sont pas les vaches qui se plaindront cet hiver de l'initiative du cercle agricole.

Mais il faudrait que ces concours deviennent plus fréquents. Il serait même à souhaiter que le gouvernement provincial si dévoué à encourager l'agriculture, subventionne généreusement ces concours. Les gros prix provoquent les grands efforts, 25 piastres de prix peuvent faire produire un surplus de récolte de 1,000 piastres.

Est-il nécessaire de montrer les merveilleux résultats qu'on peut obtenir de ces concours? Voici quelques chiffres que j'emprunte à un rapport de M. C.-F. Bailey, assistant sous-ministre de l'Ontario. Il faut remarquer que ces concours n'étaient ouverts qu'à des jeunes gens.

La production moyenne des pommes de terre pour l'Ontario est de 116 boisseaux à l'acre. Dans ce concours de culture d'un acre qui s'est fait dans les 10 comtés, la moyenne de production de 19 gagnants a été de 271 boisseaux en 1915, de 337 boisseaux en 1914. Le meilleur rendement a été de 501 boisseaux en 1914 et de 514 en 1915. Peut-il y avoir une meilleure démonstration de bonne culture que les résultats de ce concours de culture d'un arpent de pommes de terre?

La production moyenne de l'avoine dans l'Ontario est inférieure à 42 boisseaux. Dans le concours elle s'est élevée à 104 boisseaux à l'arpent pour le gagnant et à 82 boisseaux pour la moyenne des 19 gagnants.

Les betteraves fourragères dans l'Ontario ne rendent en moyenne que 498 boisseaux à l'arpent. Les gagnants ont obtenu un rendement de 1,652 boisseaux près de 50 tonnes.

Les navets en moyenne ne donnent que 478 boisseaux dans le concours, ils ont rapporté 994 boisseaux.

La différence, comme le fait remarquer M. Bailey, est encore plus marquée dans le blé d'Inde d'ensilage qui a donné une production de près de 40 tonnes, tandis que la moyenne pour la province n'est que de 11 tonnes.

Quel est le but des gouvernements et de tous ceux qui s'occupent d'agriculture? c'est évidemment d'augmenter la production. Enseigner les bonnes méthodes de culture et prouver l'efficacité de ces méthodes, voilà le meilleur moyen d'augmenter la production agricole.

Les concours de culture d'un arpent après les conférences et les cours abrégés peuvent mieux que tout autre système, provoquer une meilleure culture et par conséquent une augmentation de récolte.

JOSEPH PASQUET,  
Professeur à l'École d'Agriculture  
de Ste-Anne de la Pocatière.